

Magalie Jagot

Hisser les  
voiles jusqu'au  
bout de ses  
rêves

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Magalie Jagot, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

*« Ce n'était pas le rêve d'un jour mais celui de toujours. Sans prétention aucune, j'étais persuadé qu'un jour j'aurai un bateau et partirai pour un grand voyage. Partis de rien, nous avons réussi, moi, ma femme et mon fils. » Le capitaine.*

## AU BOUT DE NOTRE RÊVE

*« La vie est un défi à relever, un bonheur à mériter, une aventure à tenter... »*

*Mère Teresa*

\*

31 août 2010, c'est le départ ! Notre détermination a dû être grande pour sauter le pas, passer du rêve au projet et du projet à sa réalisation, j'aime penser que notre aventure commence bien avant...

1995, je vis à la Martinique depuis deux ans avec mes parents et mon frère. Je me sens plus *îlienne* que Toulousaine. Nous avons quitté la France quand j'avais 8 ans pour l'île de La Réunion, déjà onze ans. Aujourd'hui, je tiens le magasin de souvenirs de mes parents. Mon père, dans un élan de « générosité », prend en stop un beau jeune homme, il arrive tout fraîchement de Métropole avec encore en tête les grandes affiches publicitaires du métro parisien de ces paysages de rêves aux plages immaculées de blanc et bordées de cocotiers. Carte postale

des Antilles vendue à 1 990 francs aller-retour. Depuis tout petit, il sait, sa vie doit pouvoir être différente de celle que l'on veut lui imposer. 1988, à l'affiche, le film *À la poursuite du diamant vert*. New York, bottes de crocodile aux pieds, Michael Douglas arrive en plein centre de la ville sur son voilier. La contagion est immédiate, c'est l'image qu'il se fait d'une vie peu commune, pourquoi pas la sienne ? Un jour il aura son diamant vert, un jour il aura son bateau. Mais reviens les pieds sur terre voyons ! Un bateau à Paris ! Commence la vie active et toujours ce sentiment de ne pas être à sa place, avec ces matins gris et le réveil qui sonne dans la froideur et le rythme quotidien. Un accident de voiture, un autre de travail... Pourquoi continuer ? « La vie n'a pas de sens, pas de but, mieux vaut lui donner fin. Quitte à en finir, autant le faire au soleil, près de la mer, cachetons à la main, sur une de ces plages idylliques de ces panneaux vendeurs de rêves ! »

— Un billet pour les Antilles s'il vous plaît, à l'hôtesse de l'agence de voyage.

— Très bien, Pointe-à-Pitre ou Fort-de-

France ?

Ben, je n'en sais rien moi, qu'est-ce qu'elle me demande ? Allez :

— Fort de France. Il y a France dedans !

Deux jours après, sans avoir prévenu son entourage, il était en Martinique... et mon père déposait devant ma boutique l'homme de ma vie, Cyril.

Par principe pied-noir du côté de ma mère, rien avant le mariage, il ne nous a pas fallu longtemps pour nous marier, un an et deux mois exactement. Un an après, nous mettions au monde le fruit de notre amour, notre fils, Jonathan ; avec, en prime, une psychose qui ne nous quittera plus, la bougeotte.

\*

Je suis sûre qu'il n'y a pas de hasard, si les choses doivent se faire, elles se font. Plus encore quand on a une envie. Là, je ne parle pas d'un simple désir, je parle d'une profonde existence qui prend aux tripes, d'une soif présente et inconsciente à la fois, d'un souhait qui fait partie de nous et qui nous anime. Cette aspiration, je l'appelle « rêve ». On a tous des rêves, plus ou moins

réels. Dire « c'est un rêve » ne veut pas forcément dire que c'est le sien ou que c'est vraiment une ambition. Attirants comme des promesses de plaisir, ils insufflent une force, une espérance. Ils rendent plus supportable ce monde où les médias relatent plus aisément la misère.

Depuis que j'ai mis le pied dans un avion, la planète me fascine. Je rêve d'horizons lointains et de voyages, c'est comme ça, je n'y peux rien. J'aimerais tout découvrir, tout voir. Je me voyais hôtesse de l'air. J'ai toujours su que je ferais un tour du monde, je ne savais par quel moyen, ni quand, mais cette vérité m'a toujours paru claire. Tout comme il paraissait évident pour Cyril que sa destinée le vouait à la mer. Notre fatum nous a réunis, chacun pour la moitié de l'autre, complémentaires et indiscutablement indissociables. Je nous vois, telles les roues d'un moulin à eau qui s'emboîtent parfaitement pour toujours et encore tourner dans le même sens, à la même vitesse et vers le même but. De temps à autre, il arrive qu'un petit obstacle vienne entraver le mécanisme mais les roues du moulin sont

solides et, l'épreuve passée, la rotation reprend de plus belle et encore plus soudée.

Je pense que plus le rêve est sincère et profond, plus il a de chances d'éclorre, et la chance est un facteur à prendre aussi en considération, n'est-ce pas nous qui nous la provoquons ? En partant de ce principe, il paraît normal que, pour arriver à son objectif le plus authentique, nous arrivions comme par magie à faire tomber toutes les barrières que l'on aurait pu imaginer insurmontables. Croire et se persuader que « quand on veut, on peut ».

\*

Jonathan a 15 jours, il est rouge comme une écrevisse et petit comme une crevette. Nous venons de faire plus de vingt heures de voyage en avion pour venir nous installer en Polynésie française. Notre soif « d'îles lointaines où rien n'est important que de vivre », comme dit si bien Aznavour, est comblée, et ces « colliers de fleurs qui enivrent » nous ravivent. L'ukulélé résonne comme une mélodie enchanteresse sur ces îles, douce émulsion de bien-être, de « paisibilité » et de « fiu » attitude. La

Polynésie ne serait pas la même sans ses habitants, sa beauté tient aussi bien de ses décors de rêve que de la gentillesse de son peuple. Nous avons passé trois années de réel bonheur sur l'île de Moorea, preuve concrète que l'argent ne fait pas le bonheur, nos années les plus fauchées nous ont gravé de merveilleux souvenirs. La Polynésie est une leçon de vie, une philosophie, un autre monde où il fait bon vivre, sans se prendre la tête, sans se soucier de l'avenir, en vivant le moment présent et en en savourant chaque seconde. Je me rappelle nos premières courses à Moorea, le jour de notre arrivée, un paquet de couches pour bébé et une boîte de lait, dans quelle région du monde la caissière vous aurait-elle fait passer, en vous disant « c'est cadeau » ? Là-bas, l'altruisme est une richesse et une qualité. Pas un jour sans la volupté grisante du sourire radieux d'une vahiné, de l'odeur envahissante d'un tiaré ou de la poésie du Créateur sur cette aquarelle vivante. J'avoue que ma partialité pour ces archipels de l'océan Pacifique est dictée par l'attachement que l'on y a laissé. Commencer sa vie de famille dans un lieu si spécial donne

à la suite de cette aventure familiale une dimension toute particulière. Je pense que nous n'aurions pas abordé la vie de la même manière, entourés de béton et enveloppés dans plusieurs épaisseurs de vêtements pour se réchauffer, qu'entourés de cocotiers et vêtus d'un maillot et d'un paréo pour supporter la chaleur. Dans cette grande étape de notre vie, nous avons bâti les bases de ce que représente le bonheur pour nous.

Si nous étions si bien en Polynésie, pourquoi en sommes-nous partis ? Pour exister, pour vivre, pour comprendre, apprendre, surtout pour fuir. Non pour fuir le bonheur mais une trop grande emprise parentale. Des parents trop possessifs et pas assez compréhensifs, triste constat, pas besoin de faire un dessin, la liberté de ses choix et de sa vie est trop importante pour passer à côté sans en jouir à pleins poumons et personne n'a le droit de nous en priver, pas même ses propres parents.

Le cœur gros, nous avons quitté en 2001 cette terre des dieux pour rejoindre une autre île du Pacifique, la Nouvelle-Calédonie.

\*

Notre adaptation prendra deux longues années, deux longues années à essayer de combler le manque de Moorea. Ce qui nous a aidés, c'est le travail, étrange, nous qui pensons qu'il vaut mieux *vivre et travailler et non travailler pour vivre*. Le travail marche correctement à Nouméa, c'est la première fois que nous gagnons si convenablement nos vies. Cyril en tant qu'artisan à son compte, il fabrique de belles lampes en bois, et moi dans l'importation d'articles féminins, en particulier des produits de manucure et des bijoux. Le doigt dans cet engrenage, on a vite fait de se faire aspirer dans cette société de consommation, de se créer des besoins pour posséder des biens. Avoir pour avoir, entasser, pourquoi ? Pour contenter un manque, cette privation de notre vie passée où nos besoins se limitaient au strict minimum. Posséder des futilités, une voiture, deux, l'intégration complète à la Calédonie, le 4x4 et... le bateau moteur ! C'est ça, c'est lui que l'on attendait, c'est lui qui va nous faire oublier, plutôt qui va nous faire apprécier cette belle Calédonie. La Nouvelle-Calédonie en bateau, quel régal,

quel délice, des îlots par dizaines dans un lagon insoupçonné de terre. La vie reprend avec les plaisirs simples qui nous rattachent à cet élément liquide, nous travaillons pour profiter du plus grand lagon du monde. Nous apprécions maintenant ce *Caillou* à sa juste valeur et tout ce qui en fait partie. Nous avons une qualité de vie remarquable et pourtant le 31 décembre 2005, lors d'une soirée entre amis : « Et si nous quittions la Nouvelle-Calédonie pour les Antilles ? Nous achèterons un catamaran, nous en avons toujours rêvé sans vraiment y penser, nous l'appellerons "PIRATES.COM NO LIMIT". Et nous en ferons un site. Pourquoi pas ? Rien ne nous retient. » Les affaires personnelles, il suffit de les vendre, et le travail, on en retrouvera partout. Reste encore que nous n'avons pas les moyens financiers d'une telle entreprise et nous n'avons jamais navigué sauf sur des petits bateaux à moteur de 6 mètres maximum. Cette brusque allusion à un changement de situation s'est révélée logique pour nous à la suite d'une démarche l'année précédente auprès de notre banque pour l'achat d'un

petit terrain, où Cyril se voyait déjà à l'ouvrage de notre petit nid douillet, demande qui nous a été gentiment refusée avec comme motif : patentés tous les deux. Évidemment, étions-nous bêtes, on ne prête pas à ces gens-là, il n'y a pas la sécurité de l'emploi. C'est vrai que travailler pour un patron ou pour l'administration est plus sûr ! Aujourd'hui, nous remercions ce système...

\*

Si certains sont nés avec une cuillère en argent dans la bouche, ce n'est pas notre cas. Cyril et moi avons bâti seuls ce que nous sommes. Tout est question de volonté et de détermination et surtout de projets. Je pense que les projets sont importants pour avancer dans la vie, avoir des buts, faire ce que l'on veut de sa vie et non elle qui fasse ce qu'elle veut de nous. Nous sommes maîtres de notre destin. J'ai la fâcheuse habitude d'être « trop » positive, je vois toujours les bons côtés même dans les situations difficiles. On peut trouver en ça une qualité, ce n'en est pas toujours une. Fort heureusement ma moitié est là pour me remettre de temps en temps les pieds sur terre. Il sait anticiper, alors que sur

ce point j'ai un peu de mal à me projeter loin dans le futur. Cyril, lui, est plus rationnel, plus réfléchi, plus prudent. À nous deux la balance est équilibrée, si ce n'est que j'ai un gros défaut, ma force de persuasion. Souvent, je fais l'erreur de croire et surtout de faire croire que tout va aller comme sur des roulettes. Pour moi, il n'y a que des solutions, jamais de problèmes...

\*

Mars 2006, je traîne dans les marinas de Nouméa, notre ébauche d'idée en tête, pensant à ce que nous allons retrouver aux Antilles. Nous avons déjà commencé à vendre nos meubles, mis les voitures et le bateau moteur sur les petites annonces. Nous sommes décidés à partir, peut-être dans deux ou trois mois. Apponté à la marina du *CNC*, un vieux catamaran avec sur son mât un petit panneau « à vendre ». La locution est trop tentante, j'ai trop envie de savoir combien coûte un bateau comme celui-ci, juste à titre indicatif, pour nous donner une idée. J'appelle, je n'appelle pas ? Allez ! J'appelle...

Le propriétaire, un charmant

monsieur d'une quarantaine d'années, me propose, avant de me donner le prix, de venir visiter son bateau. Je lui explique par téléphone que nous ne sommes pas acheteurs car sur le point de quitter le territoire. Nous aimerions seulement savoir le prix pour, peut-être un jour, arriver à faire l'acquisition d'un voilier, un rêve. Sa réponse me donne des frissons : « Venez le visiter, une chanson existe, il faut aller au bout de ses rêves. » Embarrassée, mais avec une envie irrésistible de visiter un catamaran, je prends rendez-vous pour le lendemain. Cyril n'en croit pas ses oreilles, mon culot l'horripile mais la tentation est plus forte, il cède à la proposition. C'est le premier voilier que nous visitons, nous sommes sous le charme, quand cette personne que l'on ne connaît pas nous offre comme un cadeau sa confiance :

— *The Cat* est à vendre au prix d'un bel appartement, mais je suis ouvert à tout, faites-moi une proposition...

Quelle allégation ! Nos cerveaux bouillonnants ont vite trouvé dans la nuit une suggestion.

— Nous pouvons vous donner un tiers

du prix total d'ici trois mois et le reste en location-vente sur six ans.

En nous tendant la main, l'inespéré se produit :

– Tope là ! Ça marche, affaire conclue.

\*

La vie est une merveilleuse aventure, pour ceux qui le veulent, un étonnement, une découverte, pleine de surprises et de rebondissements. Elle passe aussi par des moments difficiles et tristes, la perte d'une personne chère est une épreuve douloureuse. La grand-mère de Cyril, ma grand-mère par alliance, est un être précieux pour nous, elle a vu naître son premier arrière-petit-enfant, Jonathan. Par amour, elle qui n'avait jamais pris l'avion de sa vie aura fait un des plus longs vols en nous rejoignant trois semaines en Polynésie, l'expérience lui a tellement plu qu'elle l'a renouvelée pour la Nouvelle-Calédonie. Nous avons partagé de forts moments ensemble et je suis certaine que le souvenir de ces voyages du bout du monde sera resté gravé dans sa mémoire à jamais. Quelques jours avant ses 86 ans, elle s'en est allée. Depuis, je la vois comme un ange qui

veille sur nous. Elle nous a quittés en janvier 2006, quelques mois avant l'acquisition de notre bateau, je crois que cette idée l'aurait littéralement terrifiée, pourtant, quelque part, c'est aussi grâce à elle si nous en sommes arrivés là. Un quart de ce que nous avons promis à notre vendeur, elle nous l'a légué à son départ. Pour Cyril et moi, la nouvelle d'une disparition nous renforce dans notre conviction qu'il faut profiter de la vie, nous sommes telles des étoiles filantes, seulement de passage, il serait dommage de gâcher ce privilège. Nous avons cette chance de vivre, de respirer, de partager, d'aimer. N'attendons pas « la retraite » pour dilapider tous ces moments...

\*

C'est dingue ! Tout ça paraît surréaliste et si évident. Tout s'accélère, nous venons de signer un compromis de vente, nous avons tellement de points à organiser. À commencer par réunir l'apport promis. Nous avons vu gros, un tiers c'est énorme, nous savons que nous allons récupérer une partie avec l'héritage de mamie, une autre avec le travail et la vente de nos meubles, mais il

nous manque encore la moitié. Seule solution : demander un prêt personnel à la banque, celui-ci, nous savons qu'il va être accepté, impossible autrement. Chaque situation est traitée avec le plus de réflexion possible. Dans ce même laps de temps, le propriétaire de la maison dont nous sommes locataires depuis trois ans nous annonce qu'il a vendu, nous devons déménager avant fin mai, drôle de coïncidence. Un des actes les plus difficiles et délicats est de nous séparer de notre chienne, « Fripie ». Nous l'avons depuis quelques mois, ça faisait des années que Jonathan nous demandait un animal de compagnie, nous voulions être sûrs d'une situation stable avant de prendre la responsabilité d'une bête, a priori tout portait à croire que c'était le bon moment. Sauf que nous n'avions pas prévu ce bouleversement si radical. La complicité qui existait entre elle et Jonathan était touchante et prendre la décision de lui trouver une famille d'accueil nous a fendu le cœur. Nous aurions été trop égoïstes de l'obliger à une vie sur un bateau, sans espace et sans jardin. Jonathan l'a compris mais en a beaucoup souffert, nous

avons tout fait pour apaiser son chagrin que seul le temps a atténué. Cet épisode sera le plus mauvais souvenir vers cette quête d'aventure. Pour le reste, dans une logique déconcertante, tout s'est déroulé parfaitement, le changement d'école pour Jonathan, l'attribution d'une place de marina, jusqu'à notre bateau moteur qui nous est racheté par le futur ex-proprétaire de *The Cat*. Nous partons tous les matins travailler avec une seule idée en tête, parvenir à réaliser ce projet « fou », Goldman en boucle dans la voiture *j'irai au bout de mes rêves...*

Nous n'aurions jamais imaginé un changement de vie aussi rapide et pourtant nous venons de passer les trois mois les plus longs et les plus intenses de notre vie.

26 juin 2006, jour J, notre avenir sera pour toujours différent désormais, nous aménageons dans notre nouveau chez-nous.

\*

Qu'est-ce que la liberté ? La définition du dictionnaire est celle-ci : « possibilité qu'a en pratique une personne, un animal, de penser sans contraintes, d'agir selon son bon vouloir, de se mouvoir sans

contrainte ». Réfléchissez un instant, sommes-nous vraiment libres ? On est tous rattachés à la société. La pensée est libre, nos actes pas toujours. Qui peut se dire, aujourd'hui, je plaque tout, je change de vie ? Étouffés par du matériel, un crédit, une maison, les factures d'eau, de téléphone, d'électricité... il faut du temps pour se libérer. Le sentiment que procure la dématérialisation est un sentiment de jouissance. Nous l'avons ressenti en nous débarrassant de tout ce que nous avons amassé durant ces années, un pas vers la liberté. Nous n'avons gardé que l'essentiel, éliminé le superflu en nous rendant compte qu'absolument rien ne nous manquait. Il nous fallait être plus légers pour commencer notre nouvelle vie, tout reprendre à zéro et ce n'est pas rien de le dire. Nous avons tout à apprendre, la vie à bord, la navigation, les entrées et les sorties au port, les nouvelles responsabilités du capitaine, un vrai challenge.

Avec l'ancien propriétaire nous apprendrons en une sortie le B.A-BA d'un voilier ; quelques techniques, quelles *cordes*

correspondent à quelles voiles, un peu de vocabulaire marin pour être plus aptes à comprendre ce que sont des écoutes, des drisses et autres accessoires spécifiques d'un bateau, quelques réglages de voiles par vent de face, de travers et arrière, c'est d'ailleurs ce que nous retenons le mieux, voiles en ciseaux, que c'est joli ! Pour nous, pas de cours d'optimist, de fibre bretonne ou de parents *voileux*, et pourtant du jour au lendemain notre vie de « terriens » laisse place à celle de *merriens*, pour un jour peut-être devenir des « marins ».

\*

Notre bateau, un catamaran de 13 m 70 en contreplaqué fibré de construction amateur, nous offre un espace de vie digne d'un bel appartement avec un vaste carré donnant sur le cockpit et la cuisine aménagée dans la coque tribord. Deux cabines doubles, une simple, une salle de bain, toilettes. Nous nous posons un tas de questions sur la maintenance, les équipements, la gestion de l'eau, de l'électricité. Les premières nuits à bord, de drôles de bruits nous effraient, ils résonnent

dans le bateau. Un rongeur a l'air de grignoter notre fier navire. Lors de la chasse à l'intrus, nous nous apercevrons que ce sont des petits poissons qui se font un festin de toute la flore et la faune marine cramponnée à la carcasse subaquatique de notre habitat. Un détail qui nous avait échappé et qu'il nous faut penser à résoudre lors d'un carénage. Nous n'avons fait aucune expertise, une sortie de l'eau serait la bienvenue avant toute prévision de navigation. Aire de carénage, *Nouvelle*, le stress ! Nos coques qui paraissent plus petites à l'extérieur, sanglées à deux mètres de haut à une énorme grue, un *travel lift*, s'appêtent à bénéficier d'une inspection minutieuse. Bien nous en a pris, les employés nous révéleront un incident passé l'année dernière sur ce même bateau. Les sangles de levage, mal positionnées, avaient été placées sur les arbres d'hélice, les volant et fracturant les tubes d'étambots. Cette déplaisante nouvelle nous donnera des tracas. Elle sera fort heureusement la seule mauvaise surprise. Avant la remise à l'eau, nous ne pouvions faire autrement que de rebaptiser *The Cat*

PIRATES.COM...NO LIMIT, nous n'étions pas aux Antilles, mais ce nom nous parut être une évidence. Pour écarter tout mauvais œil sur notre navire, « superstition de marins » nous a-t-on dit, un huit dans l'eau sera effectué pour conjurer le mauvais sort.

\*

15 juillet 2006, un peu anxieux, nous nous lançons dans notre première sortie à 12 milles de la marina, le phare Amédée. Les angoisses de cette nouvelle responsabilité n'enlèvent en rien le sentiment de liberté que l'on ressent durant ce baptême, et cette étrange impression d'avoir toujours vécu à bord révèle notre bien-être. Nous rêvons déjà d'horizon lointain et de tour du monde. Un seul moyen, travailler à temps plein à la préparation de *Pirates.com*. Le plus chevronné dans cette tâche, c'est Cyril. Il est autodidacte dans tous les domaines, la menuiserie, la mécanique, l'électricité – celle-ci n'est pas sa tasse de thé – et maintenant la navigation. J'ai l'impression qu'il a ça dans le sang, il est né pour vivre sur un bateau, c'est indéniable. Me voyant mal prendre la place de son nouveau rôle de

capitaine, comme une évidence, nous avons mis en vente sa petite entreprise artisanale de fabrication de lampes et objets en bois, qui se vend en quinze jours, pour lui laisser tout loisir de mettre son talent en œuvre pour la rénovation et les améliorations de notre « rêve » qui devient réel. La prudence étant de rigueur, il nous parut limpide qu'un de nous devait passer ses permis côtiers, hauturiers et le *CRR*, un devoir sans conteste à la hauteur de mon skipper.

C'est ainsi que nous avons pu consacrer tous nos week-ends et vacances scolaires avec notre fils à une initiation approfondie à la voile, vers les îlots aux alentours de Nouméa. Quelques anecdotes rigolotes – aujourd'hui – marquent cet apprentissage, comme par exemple notre première prise de bouée à l'îlot maître sous 25 nœuds de vent. Cyril à la barre, moi postée à l'avant, gaffe à la main, je crie pour me faire entendre, ne sais pas trop quoi indiquer, la bouée approche, j'arrive à la gaffer... le bateau recule... non pas ça... je n'arrive plus à tenir, je vais lâcher... je lâche... le capitaine s'énerve... je cours à

l'arrière chercher une autre gaffe... deuxième essai... tension... on recommence... je l'ai... ça tire... je vais lâcher... je lâche... la tension monte... je ne sais plus quoi faire, le balai-brosse ! Cyril aux manœuvres est aussi stressé que moi, le ton monte. Troisième essai, et une prise au balai-brosse... UNE ! Nous finirons la journée, chacun dans une coque, Jonathan, au milieu, complètement dépité de ce qu'il vient de se passer. Cette expérience nous aura appris qu'il ne sert à rien de crier sur un bateau, désormais les signes sont de rigueur pour aider le barreur, qui ne voit pas ce qu'il se passe à l'avant, à se diriger pour des manœuvres tout en douceur. Nous aurons également appris que, même si c'est très joli, la navigation en ciseau n'est pas adaptée à toutes les forces de vent. Chance du débutant, cette allure nous convenait à nos prémices ! Lorsqu'en accostant un jour à la marina une connaissance s'étonna qu'à 30 nœuds de vent nous soyons encore toutes voiles dehors sans avoir pris un *ris*, nous avons été encore plus surpris que lui. Qu'est-ce que ça peut-être un ris ou riz ? Dans ces moments-là, monsieur

Google aura été d'un grand secours.

\*

23 décembre 2007, déjà un an et demi sur notre « beau » *Pirates* qui est devenu bien plus qu'un simple bateau pour nous, nous le sentons vivre, ce bateau a une âme. Nous faisons tout pour l'aménager à notre goût, le perfectionner, il est reconnaissant. Je sens Cyril en symbiose avec lui, il le connaît par cœur depuis qu'il y consacre toutes ses journées.

Maintenant équipés d'un traceur, d'un sondeur et du matériel de sécurité, nous nous sentons avertis pour quitter la marina de Port du Sud pour notre première « grande navigation », direction les îles Loyauté à une centaine de milles de Nouméa. Nous avons déjà été aux mouillages plusieurs jours, mais c'est la première fois que nous partons pour trois semaines. Rien n'a été laissé au hasard, nous sommes prêts à appareiller ! Après quelques heures de voile, les collines rouges de la rade du nord dans le sud de la Grande Terre apportent au paysage un contraste magnifique avec le turquoise de l'eau. Une petite cascade donne déjà l'occasion à

Jonathan de s'exercer au kayak pendant que nous étudions la suite de notre traversée. Marées, étals, passes, vitesse du vent, bien des mots se sont ajoutés à notre vocabulaire. Pour ne pas nous effrayer, nous calculons de façon à être vers la deuxième heure après l'étal de la marée descendante à la passe de la Havannah.

24 décembre 2007, midi, Éole nous abandonne déjà à une heure du départ, nous sommes obligés d'avancer aux moteurs mais sur cet océan d'huile, bientôt hors de vue de la terre, sans nuisance sonore, il nous paraît évident de stopper les machines pour jouir pleinement de ce moment de solitude. Le soleil se couche doucement, un petit nœud se loge dans nos estomacs, nous nous préparons à passer notre première nuit en mer. Un groupe de trois baleines de Blainville vient croiser notre chemin sous le clair de lune d'un réveillon peu ordinaire. Comme un enfant à la veille de Noël, Cyril est complètement excité par cette expérience, c'est sa nuit, il en fera les quatre quarts éveillé, sûr maintenant de notre décision et de notre futur.

Dreulu, Chateaubriand, Wé, nous sommes séduits par Lifou, Ouvéa, Maré où nous jetons l'ancre le 4 janvier dans la baie de Tadine. Nous n'avons besoin de rien, remplissons les réservoirs avec l'eau de pluie, mangeons nos poissons et cuisinons notre pain. La vie nous semble paisible en devenant de jour en jour la fragrance de nos désirs. L'île des Pins sera le bouquet final de nos vacances et l'îlot Maître la transition pour revenir à une réalité, de moins en moins en accord avec celle que nous venons de palper, telle une vision chimérique.

\*

L'idée est de partir une fois le bateau payé. En 2012. Notre impatience prend le dessus. Toutes nos sorties ne font qu'activer notre besoin d'évasion, chaque retour en marina est un supplice. J'ai le sentiment qu'elles agissent comme une drogue, plus nous en absorbons, plus nous en avons besoin. Cyril commence à tourner en rond, Jonathan est impatient, le bateau n'attend que le départ, nous ne sommes qu'en 2008. Je crois que c'est à ce moment précis que ma raison s'est fait dépasser par cette obsession

de partir. Je ne pense qu'à ça. Comment faire pour avancer l'échéance ? La vente des bijoux fantaisie fonctionne et nous permet d'honorer nos mensualités, de vivre correctement tout en profitant. Cyril a raison, plus que quatre ans et le bateau sera en totalité à nous. Ensuite nous n'aurons besoin que de faibles revenus pour vivre et entamer notre voyage. Je ne le vois pas de cet œil, j'ai trop envie de partir et je sais que lui aussi. Je veux croire à notre bonne étoile et commence à me mettre en tête que nous allons arriver à partir en 2010, pis, ma force de persuasion en convainc mon capitaine. J'ai l'impression que plus rien ne nous est insurmontable, que la persévérance et l'audace seront la clé de ce départ. D'un commun accord, nous avons mis en place un deal qui fonctionne à merveille depuis l'acquisition de *Pirates* : Cyril à la préparation de notre bien, une activité à temps plein, nous économisant toute main-d'œuvre, et Dieu sait si la main-d'œuvre sur un bateau coûte cher, voire très cher. Et moi, au remplissage et à la gestion de la caisse de bord par la vente, une tâche qui me satisfait totalement car j'aime mon

travail. Je suis dans le commerce depuis toute petite et ne me vois pas faire un autre boulot. J'ai maintenant ma clientèle et cette petite entreprise fonctionne honorablement. J'ai toujours travaillé en me fixant des objectifs, des « quotas », ce qui a toujours été productif, sauf qu'avec ma lubie de vouloir avancer la date butoir de deux ans, la mission est plus périlleuse. Deux ans d'avance à partir d'aujourd'hui veulent dire vingt-quatre mois pour faire ce qu'il aurait fallu faire en quatre ans. Je suis plus que jamais motivée, la cible en vaut la chandelle, plus rien ne m'arrête et c'est là que le bât blesse. Le défi de commencer notre nouvelle vie dans si peu de temps me grise, ça me rend probante d'éloquence et, poussée par une hardiesse excessive, je crois pouvoir égoïstement tout gérer. Cyril est pourtant là présent, aux petits soins pour nous. Justement, il est si attentionné, si attentif, si aimant, il fait de son côté sa part parfaitement, je ne veux pas le décevoir, je ne veux pas lui avoir fait miroiter des chimères. Si je lui dis tout de suite que nous n'aurons pas assez de temps pour économiser, il le comprendra, évidemment.

Je veux tellement son bonheur. Est-ce mon amour-propre ou ma déraison qui m'empêchent de faire marche arrière ? Je ne sais pas ! Mais la machine est lancée et, malgré ma présomption, il me faudra revenir au bout de quelques mois à la dure réalité que nous n'aurons pas l'argent que nous escomptons pour partir. Tout ça, je le garde pour moi, en croyant aux miracles. Comme me dit souvent Cyril, je vis dans le monde des « Bisounours ». Quelque part, c'est vrai, je pense toujours que tout est beau et rose et que la bonne fortune croise forcément notre route. Seulement voilà, au stade où j'en suis, il faudrait gagner au loto pour rattraper le retard accumulé. Néanmoins le travail marche encore mieux qu'avant, l'entrain que j'y porte prouve la bonne marche de cette affaire. La conjoncture est idéale pour la mettre en vente. Cette petite boîte c'est un peu mon bébé, ça fait sept ans que pas à pas elle prospère, pourquoi ne pas la pérenniser ? Il suffirait de trouver une personne motivée, lui expliquer ma façon de travailler pour pouvoir lui transmettre en douceur ma clientèle. Le concept étant d'avoir en

permanence des nouveautés, le voyage nous permettrait de chercher des idées nouvelles pour cette personne en devenant un de ses fournisseurs. De cette façon, nous aurions une source de revenus suffisante pour vivre et voyager. En quinze jours, l'affaire est conclue, nous avons trouvé la future propriétaire que je formerai pendant plusieurs mois, en lui cédant le bébé la veille de l'appareillage. Cyril ne croit pas trop que cette façon de procéder nous permettra de continuer à travailler, je le persuade encore une fois que ça sera une bonne solution. Malgré cette vente, les comptes restent trop en retard, un an avant le jour J, je sais que le bateau ne sera pas payé en totalité, il faut trouver des solutions. Au vu des chiffres en hausse, inespérément, la banque nous propose un crédit. Enfin « nous » n'est pas le pronom correct car je ne mets pas Cyril au courant. Je suis prise dans un tourbillon qui me fait faire des erreurs que je regrette, je ne sais plus comment m'en sortir sans que tout ça devienne irréparable. J'accepte donc ce prêt, me disant que si la banque me l'a soumis, c'est que le dénouement doit être

dans cette voie. Quinze jours avant ce fameux 31 août 2010, nous sommes en effervescence, toutes mes espérances à un épilogue résolu restent occultées à l'homme de ma vie. Nous quitterons Nouméa deux ans avant la date initiale, avec pour seule certitude la volonté de réaliser ce projet fou, sans date de retour prévue. Seulement un an de mensualités bateau et crédit d'avance, 5 000 euros en poche et une incertaine ligne d'horizon.

\*

De ces dernières années, nous aurons appris que la liberté a un prix. J'ai découvert également à mes dépens à quel point chacun d'entre nous est capable de se surpasser pour atteindre ses objectifs les plus passionnés. La confiance est un sentiment que nous nous sommes engagés à tenir l'un pour l'autre avec Cyril depuis toujours, ce témoignage est la foi en notre amour. Or pour aller au bout de notre rêve commun, j'ai failli. J'ai mis de côté cet acte passé, mettant à nu la partie sombre de ma personnalité. Jamais je n'aurais pu imaginer faire preuve d'autant d'égoïsme et de lâcheté. Pourtant, je l'ai fait

et n'en suis pas fière. Fallait-il être vraiment têtue et opiniâtre ? Tenir bon sur cette grande route qui mène à nos espérances n'a pas été facile face à moi, mais aussi face à des êtres en complète opposition à la concrétisation d'un projet, nous les avons appelés les briseurs de rêves. Qui sont-ils ? Les briseurs de rêve détestent les rêveurs, en général ils sont particulièrement jaloux de tout et de tout le monde, et passent leur temps à râler et à critiquer. Ils pourraient s'émerveiller des talents d'une personne, de la beauté d'un projet, non, ils vont chercher la petite phrase acide pour blesser, faire du mal à autrui, histoire de lui pourrir sa journée. C'est évidemment plus facile pour l'être humain en général d'avoir ce comportement nocif et toxique. Toutes ces phrases, qui, si vous n'êtes pas sûr à cent pour cent de ce que vous désirez dans la vie, vous détruisent un rêve : « ... vous n'avez jamais navigué... », « ... en plus vous ne savez pas parler anglais... », « ... et votre fils, vous y pensez ? ses études ? ses copains ? », « votre bateau n'est pas fait pour ça... », « ... de toute façon, vous allez vous prendre un cyclone et

couler... » C'est une vérité parfois dure à admettre que de se dire que notre vie est influencée en grande partie par les autres. Que nous ne sommes pas maîtres de notre destin et tout cela sans s'en rendre compte. C'est ce qui fait que bien des personnes passent à côté de leur vie, de leurs espoirs, de leurs aspirations et de leurs rêves. Nous avons outrepassé ces bassesses par croyance profonde en notre destinée. Parmi ces individus destructeurs d'espoir, certains réalisent au bout de quelques temps qu'il est vain de s'acharner et finissent même par comprendre, accepter et parfois soutenir la dissemblance. Heureusement que, sur cette voie, nous avons rencontré aussi d'autres individus. Nous les appellerons les « partisans de rêve », en nombre moins notable, ils ne réagissent pas de la même manière, enthousiastes à la moindre distinction, animés par une profonde envie d'accomplissement, ils approuvent immédiatement le projet en lui donnant de l'exceptionnel. Ce fut le cas de quelques rencontres captivantes, dont nos amis Luce et Tony, que nous connaissons déjà depuis

plusieurs années. Pourtant dans un premier temps inenvisageable pour eux, l'option d'une année sabbatique en bateau leur est parue de plus en plus rationnelle au fil des mois. C'est comme ça que, deux ans après l'achat de *Pirates.com*, ils ont fait l'acquisition d'un Lagoon 410, dans l'intention de se greffer quelques mois à notre voyage. Une vraie preuve de courage pour eux qui se sont lancés dans l'aventure plus vite que nous, sans grandes connaissances de la voile et avec un petit garçon de 9 mois.

\*

Nous nous apprêtons à ajouter un nouveau chapitre à notre vie, plus qu'un changement de vie, nous partons pour l'aventure. Ce bouleversement si radical a suscité en nous des sentiments et des émotions. Les semaines précédant notre départ ont généré une tension nettement palpable, comment aurait-on pu gérer autrement un tel enjeu ? Un passage obligé à cette liberté si enviée, « vous en avez de la chance ! C'est mon rêve aussi ! Mais... » Oui, c'est vrai nous avons la chance d'être

deux dans cette aventure, trois, avec notre fils. Sans cette symbiose, le pari était perdu d'avance, cette chance passe aussi par des sacrifices et nous les avons acceptés. C'est étrange comme les doutes et les peurs peuvent surgir de ces moments délicats, combien de nuits avons-nous passé à cauchemarder des pires scénarios : un tsunami, une tempête, une perte totale... Et combien de journées avons-nous vécu, à nous demander si nous aurions le temps de tout organiser ? Le bateau est-il réellement prêt ? La pharmacie de bord, le matériel de sécurité, les cours du CNED ? Et nous ? Et le capitaine ? Comme il a eu confiance en moi à terre, j'ai entièrement confiance en lui en mer à la différence que lui ne manquera pas à son devoir, entre ses mains nous ne risquons rien. Les appréhensions doivent l'envahir lui aussi, cette casquette de capitaine a la lourde responsabilité de la bonne marche de notre bateau, celui même qui est devenu notre maison flottante, celui qui va nous mener autour du monde. Sans être seulement un moyen de transport, c'est un membre d'équipage à part entière, qui a une âme, qui

vit lorsque ses voiles le portent, qui vibre lorsque le vent s'emporte, qui grince lorsque la mer clapote, qui protège nos vies en ne faisant qu'un avec son capitaine. Nous sommes tous unis, Cyril, Jonathan, le bateau, moi, pour faire de la vie un défi à relever, un bonheur à mériter, une aventure à tenter...

## UN DÉPART HORS DU TEMPS – VANUATU

*« L'aventure est dans chaque souffle de  
vent... »*

*Charles Lindbergh*

\*

31 août 2010, nous arrivons à peine à y croire, en fait nous ne nous rendons pas vraiment compte. Il est 8 h 00 du matin à Nouméa, sur le ponton C de la marina de Port du Sud. Mon frère, sa petite famille, des copains et nous trois, repérés par nos t-shirts ornés du logo PIRATES.COM, les yeux encore pleins d'émotion de la veille, concrétisons ce moment tant attendu...

Quel superbe cadeau d'anniversaire, il y a deux mois Cyril fêtait ses 36 ans, aujourd'hui, pour mes 34 ans, nous partons pour un voyage autour du monde. Cela ressemble à une sortie de week-end, pourtant cette fois-ci, notre ligne de flottaison rabaisée de 2 ou 3 cm apporte la preuve d'un avitaillement plus complet... Un dernier

regard sur la baie de l'Orphelinat et c'est la fin d'un épisode.

Nous avons besoin de nous remettre de toute l'effervescence qui a accompagné la genèse de ce projet. Lifou nous paraît être une bonne transition, de plus la marraine et le parrain de Jonathan, nos amis, nous y attendent pour partager nos ultimes heures en terre kanake.

La liaison reliant ses dernières semaines trépidantes à celles qui s'annoncent excitantes passe par le doux cocon de notre famille d'adoption. Une semaine pour nous sentir plus sereins, mettre en place les prémices de notre future existence qui commencent par la rentrée au CNED de Jonathan. Un acte d'une importance cruciale pour nous, son changement de rythme scolaire va être un défi pour lui et pour nous. Afin d'intégrer le cycle d'études métropolitain, il a quitté sa classe de 5e en cours d'année pour entrer directement en 4e. Sa motivation nous conforte dans ce choix d'éducation et même si quelques doutes nous préoccupent sur notre faculté d'être parents-professeurs, nous ferons tout pour accomplir

cette mission au mieux. S'il devait s'avérer que ce mode d'apprentissage ne lui convienne pas, nous passerons sa scolarité en priorité et arrêterons le voyage pour lui assurer son avenir. Parmi les activités qui viendront s'ajouter à l'école, le site Internet sera une occupation quasi journalière pour Cyril. Il l'a mis en place depuis deux ans et met un soin tout particulier à l'alimenter pour la famille et les amis. Il sera pour nous un souvenir qui restera sur la toile.

En attendant notre navigation prochaine, le capitaine s'exerce quotidiennement à effectuer un point sur la météo. Pour ce faire, nous avons opté pour un ingénieux système, l'Iridium. Il est un équipement de choix à bord. Ce téléphone satellite est pour nous une assurance de sécurité, grâce à lui nous sommes joignables où que nous soyons dans le monde et pouvons contacter qui nous voulons, même en pleine mer, c'est la garantie de garder un lien à la terre en cas d'avaries ou de soucis de santé et c'est par lui que nous prenons les GRIB. Ces fichiers sont des données météo informatisées. Ils sont considérablement plus

compacts que les cartes météo graphiques numériques, et du fait de leur taille réduite sont mieux adaptés aux téléchargements par des moyens sans fil (mobiles, téléphones par satellite, wifi).

Nous sommes un peu en retard sur la saison, la période cyclonique commençant en novembre, nous ne pourrions pas nous attarder trop longtemps au Vanuatu, nous y attendrons Le Baliste, nos amis Luce et Tony, ferons un bout de chemin avec eux et continuerons vers la Papouasie-Nouvelle-Guinée.

\*

8 septembre 2010, sept jours dans ce petit joyau d'île qu'est Lifou, une rémission pour Pirates.com, qui, apponté dans les eaux translucides de la marina de Wé, n'attend que notre bénédiction pour larguer le dernier lien à une vie normale. Enveloppés d'une intrigante sensation d'excitation et de curiosité, notre avidité de découverte à son comble, l'appel du large retentit ce matin-là.

Christophe Colomb, Magellan, Vasco de Gama, James Cook... nous partons autour du globe sur les traces de ces navigateurs.

Trente heures que nous voguons sans qu'aucun bateau ne croise notre route, nous captions encore Nouméa Radio à la VHF et entendons déjà les pêcheurs bichlamaris, premier signe de notre approche près de ces îles de Mélanésie. Quand, au loin, la vague silhouette d'une terre apparaît, la surprise est sûrement moins intense qu'à l'époque de ces grands explorateurs. Le traceur électronique et le GPS ayant respecté leurs engagements, la satisfaction que procure l'arrivée en « terre inconnue », par nos propres moyens, nous fait avoir une pensée pour tous ces marins qui partaient, dans le temps, sans certitude de rentrer à bon port. Tous nos sens sont en effervescence, à présent ce sont les odeurs qui nous mettent en éveil. Une senteur de feu de bois flotte jusqu'à nos narines, laissant notre imagination aller à ce que nous allons découvrir... Jonathan verse quelques larmes, il réalise que nous avons réellement quitté la Nouvelle-Calédonie.

Le jour se lève sur la baie brumeuse de Port-Vila, quelques voiliers sont au mouillage, une petite marina occupe l'espace qui nous fait face et les klaxons de la petite

capitale commencent à bruire jusqu'à nous. Un devoir va s'imposer dans chaque pays, dont nous devons nous faire accoutumance dès à présent : les formalités d'entrée et de sortie, Immigration, douane, quarantaine dans certaines zones et port contrôle. Cette obligation de nous déclarer, nous l'aborderons dans un premier temps dictionnaire d'anglais à la main car pour l'heure notre baragouinage franco-anglais est un langage non compris de tous. C'est là que je suis obligée de noter ma tendance à traduire divinement ce que je ne comprends pas, une manière à moi de faire rire par inadvertance Cyril et Jonathan. L'anecdote de notre première conversation avec un agent de la quarantaine venu directement au bateau en est pour preuve :

« Savez-vous siffler ? » me demande-t-il en anglais pour appeler son collègue sur la barque un peu plus loin.

« Désolé, nous n'avons pas de cigarettes » !!! réponds-je dans la langue dont il se doute bien qu'elle est non mienne.

Peu importe, l'essentiel c'est de participer ! L'anglais deviendra peut-être un

automatisme avec le temps, nous ne ferons pas de la langue une barrière à notre voyage.

Nous nous sentons gagnés par l'impatience de mettre des images réelles à la représentation imaginaire que nous nous sommes faite de ces îles autrefois appelées Nouvelles-Hébrides.

Situé à 200 milles au nord-est de la Nouvelle-Calédonie, au cœur de l'océan Pacifique, l'archipel comporte 80 îles volcaniques. La plus développée, Efate, et la plus peuplée aussi, dégage le charme tropical d'un pays indépendant où le tourisme est la principale source de revenus. Paradis fiscal et centre financier off-shore, de nombreux étrangers viennent y investir. Vu de l'extérieur, il est à espérer que cet atout économique pour le pays se cantonne à l'île principale pour protéger l'authenticité de ses voisines. Nous n'allons pas mentir en disant que les facilités qu'offre la législation du Vanuatu ne sont pas pour nous déplaire. Nous avons profité de cette opportunité pour y faire importer un dessalinisateur, exempt de taxes, l'avantage était trop tentant pour nous en priver. Cette merveilleuse invention ne

nous rendra autonomes en eau qu'éphémèrement, cinq heures d'utilisation lui auront suffi à déclencher un débrayage illimité, merci la technologie ! Regardons autour de nous, en avons-nous vraiment besoin ? Nous sommes à Revolieu Bay avec Luce et Tony qui nous ont rejoints depuis une semaine. La modernisation n'a pas encore touché ce petit village. Le troc vient remplacer la malice contemporaine, nous ramenant un siècle en arrière, très loin d'un quotidien moderne. L'approche avec ce peuple démuné de biens factices nous renvoie à l'essentiel. Le partage devient tout naturellement le maître mot de ces nouvelles relations, nous apportant la satisfaction de donner et le ravissement de recevoir, une merveilleuse façon d'apprendre sur les mœurs. En parlant de mœurs, le kava, une plante dont les racines sont la base d'une boisson traditionnelle, est le breuvage rituel vers une intégration au sein des villages. Nous serons rassurés de savoir que la plupart des kavas d'aujourd'hui se font à l'aide d'une machine à main et non, comme à l'époque, mâchés puis recrachés dans une bassine !

Cette évolution nous paraît décente, pas que nous soyons contre les bonnes vieilles habitudes, mais déjà que le visuel de la potion n'est pas des plus attirants, un cocktail additionné de salive n'aurait pas fait l'unanimité. J'aurai l'avantage, en tant que femme, de pouvoir décliner plus souvent l'offrande de nos hôtes sans en faire offense. Jonathan, en tant qu'enfant, en est dispensé. Quant à Cyril, son statut de chef de famille lui accordera la liesse ardente de siroter, sans pouvoir se défilier, l'élixir au goût un peu spécial de terre et de réglisse, avec pour effet d'anesthésier la langue.

\*

Entre rencontres et visites, l'entretien de Pirates.com occupe aussi largement nos journées. Je ne crois pas avoir déjà dévoilé mon manque d'adresse, je suis ce que l'on appelle maladroite. C'est une attitude plutôt incompatible sur un bateau, un défaut de vigilance et la gaffe n'est jamais loin. Il m'arrive souvent, en voulant aider Cyril à la maintenance ou aux réparations du bateau, de faire de la tâche initiale un long labeur. Par exemple, comment peut-on déclencher un

extincteur, sans s'en rendre compte, alors que celui-ci occupe une place protégée de toute malveillance ? Facile, une révision moteur, une planche et une équièrre comme moi pas loin... Résultat, de la poudre blanche partout, une heure de ménage et un capitaine en colère à bon escient. Cette absence d'attention exaspère Cyril, je dois dire que je le comprends, être obligé de surveiller sa femme en permanence de peur qu'elle fasse une bêtise est une vraie besogne. Pour prévenir toute maladresse, j'ai mis en place un système, des étiquettes sur les zones à risque : le gaz, les moteurs, le convertisseur, la gazinière, l'eau... Cela n'empêche pas les bourdes, mais les minimise un peu. Un accident est vite arrivé. Nous en avons eu l'expérience avant de quitter Nouméa, un hameçon dans la cuisse pour moi et les tendons de deux doigts coupés pour Cyril (là je n'y étais pour rien). Luce aussi fera l'amère épreuve d'une inattention sur Le Baliste. Nous étions à Lamén Bay quand l'accident s'est produit : pour rattraper Elio (son fils) proche de tomber à l'eau, elle a sauté du bimini où elle se trouvait, a glissé

sur un chandelier et s'est perforé la cuisse sur cinq centimètres. Nous avons tous appris à coudre sur un pied de cochon pour nous entraîner à cet éventuel scénario. La jambe pleine de sang de notre amie nous a coupé l'envie d'être chirurgien. Trouver un médecin au nord d'Epi s'est avéré plus dans nos aptitudes, néanmoins, pas une mince affaire. Il faut situer le cadre : nous sommes au milieu d'une magnifique baie où les dugongs viennent côtoyer le peu d'humains qui passent par-là, les tortues s'attardent autour de nos bateaux et le petit village sur la plage n'a nul besoin d'être relié au monde extérieur. Dans ces conditions, la méthode la plus adaptée est de faire appel à radio cocotier, d'une efficacité à toute épreuve. Une heure et demie plus tard nous verrons débarquer à bord Medicin-man en chemise à fleurs avec un carton sous le bras en guise de trousse de secours. Si nous avons un espoir de guérison pour Luce, en une fraction de seconde, il s'est évanoui. La tête de notre amie blême de douleur et maintenant de peur. Finalement l'habit ne fait pas le moine, trois points de suture, quelques antibiotiques et les

recommandations pour un rétablissement rapide, notre doc est digne du serment d'Hippocrate qu'il a prêté ou non. En conclusion, je dirai que nul n'est à l'abri d'un incident fâcheux, le plus judicieux étant de rester prudent en permanence.

\*

Awaiï aux îles Maskelines, Malicolo à Uri Island, Port Sandwich, tout un programme. Chaque escale apporte sa dose de découverte, souvent plusieurs piroguiers sur leur kinu viennent à notre rencontre pour nous proposer fruits, légumes ou volailles en échange de riz, sucre, café ou vêtements. Nous avons prévu de donner des affaires de classe, elles ont moins d'importance à leurs yeux que tout le reste. C'est compréhensible, la plupart des villages sont isolés de tout, et l'éducation scolaire à l'air de passer après la culture du jardin familial. Malgré la gentillesse des Vanuatuans, il nous arrive de temps en temps d'être un peu gênés et agacés par leur insistance à tourner autour du bateau en attendant toujours plus. Ça fait partie du jeu, après tout c'est nous qui venons troubler leur quotidien. S'il faut trouver des mots

pour décrire ce que nous vivons, je crois qu'il va falloir en inventer, tout est tellement différent d'une vie de terriens. Nous sommes au cœur de l'aventure, acteurs du scénario de notre vie.

16 octobre 2010, nous levons l'ancre pour continuer plus au nord, vers l'archipel des Banks composé d'une douzaine d'îles, dont Vanua Lava et Ureparapara, deux de nos prochaines étapes. Lors de la première, nous avons l'intention de passer à Waterfall Bay puis à Sola, chef-lieu de la province de Torba. Cette petite agglomération s'est récemment développée et organisée autour des services administratifs, une aubaine pour nous, nous allons pouvoir y poster les premiers devoirs de Jonathan et faire nos papiers de sortie du pays. À la seconde escale, nous rejoindrons Le Baliste, dernières retrouvailles avant de nous séparer pour suivre chacun nos routes.

Tous les jours, un nouveau jardin océanien entoure notre maison flottante. Ce matin, la créativité du paysagiste dépasse nos espérances. Une cascade limpide dévale purement la colline teintée de vert qui baigne

son pied dans le lagon, le spectacle est magique, nous sommes à Waterfall Bay. Quelques cases faites de bois et de feuilles de cocotier tressées sur la plage s'harmonisent parfaitement à cet environnement si préservé, rien ne dénote, à part nos deux bateaux dans la baie, celui de Luce et Tony et le nôtre. Nous devenons l'attraction du village, les adultes sont aussi curieux que les enfants et, bien que quelques bateaux de passage s'arrêtent de temps en temps, l'atypique de la situation attire les villageois. Des voyageurs ont assurément cru bon d'offrir téléphones portables et matériel hi-fi en tout genre dans ces petits paradis sur terre. Qui peut dire si c'est un bien ou un mal ? Je suis aise de trouver cela aberrant, en ayant à mon bord ordinateur portable et confort. Dans tous les cas, nous verrons un grand nombre de portables arriver sur Pirates.com avec comme symptôme : « ne s'allume pas ». À cela rien de tel qu'une recharge électrique pour pallier le problème. Nous nous accommoderons pour cette escale du rang de réparateurs particuliers pour Vanuatuans isolés, et comme nous ne badinons devant rien, nous

irons même chercher les objets à rénover directement à domicile. Quelle surprise quand l'entrée de la cabane en végétaux y est cadenassée, y aurait-il un trésor par ici ? Nous entrons sous la toiture en feuilles de cocotier, le sol en terre battue dégage une forte odeur d'humidité, au fond de la pièce principale, une grande banderole rouge au logo de Digicel – le seul serveur téléphonique du Vanuatu disponible uniquement en zones urbaines – trône tel un dieu de la communication encadré d'un tableau de la Vierge Marie et d'une statuette de Jésus. Dessous, sous un large tissu noir à l'abri des regards indiscrets, reposent en paix une vieille télé et une chaîne hi-fi, trophées d'un troc « équilibré » de quelques fruits contre de la technologie. Nous mettrons plus de temps à rentrer au bateau avec l'appareillage qu'à identifier la cause de la panne, couvoir artificiel pour blattoptéroïdes vanuataises. Il ne faudra que quelques secondes à mon capitaine pour refermer, revisser et éjecter le tout dans l'annexe. Pourtant ces maudits cafards trouveront rapidement refuge sans autorisation à bord.

\*

Nous pourrions penser que sur un bateau nous sommes à l'abri de tous insectes terrestres, que nenni ! Le calvaire sur un navire, ce sont les blattes, ces petites bestioles pas vraiment ragoûtantes, que l'on appelle aussi cancrelats ou revêts aux Antilles. À la base, elles n'arrivent pas seules, souvent transportées dans les cartons de courses, les fruits, légumes ou autres matériels. Les œufs importés se développent à une vitesse grand V et une fois sur place se reproduisent encore plus vite que la bête aux grandes oreilles. Avec une moyenne de 25 rejetons dans chaque oothèque, la population augmente d'une manière considérable et si aucune mesure radicale n'est utilisée, notre habitat peut vite avoir des airs de capharnaüm. Pour remédier au problème, faut-il encore trouver la bonne technique, parce qu'un nuisible vieux de 355 millions d'années a eu le temps de trouver de multiples façons de s'accoutumer aux différents traitements d'éradication. Même si nous sommes pour la protection des espèces, se voir prendre possession de son

logement par des centaines d'invertébrés oblige à user d'une solution efficace. Étant donné que, dans ce cas-là, la courtoisie de demander poliment aux squatters de quitter les lieux n'avance à rien, le plus radical est de tester un des produits neutralisants qui existent par dizaines, passant de la bombe aux fumigènes, aux gels, craies et autres mixtures diverses... Cependant, pour nous, un seul sera efficace, un gel du laboratoire Bayer, c'est celui qui nous débarrassera définitivement de ces fâcheux importuns.

\*

L'eau cristalline appelle notre petit collégien aux plaisirs de la pêche. Cette activité est devenue une passion depuis que nous avons le bateau, et l'espoir de ferrer un marlin est devenu pour lui un rêve. Pour qu'il ait toutes les chances de son côté, nous avons investi dans un matériel de qualité, pas le petit moulinet vendu sur les étals du marché du coin, non. Là nous avons misé sur un équipement digne de ce nom. Pour optimiser au mieux cet achat, des leurres de toutes les formes, couleurs et tailles viennent selon l'instinct du jour s'émerillonner sur sa ligne.

À chaque prise, nous voyons dans le regard pétillant de notre petit pêcheur à quel point son désir l'envahit. Nous naviguons paisiblement vers notre destination, quand le bonheur d'entendre cliqueter la bobine se mêle à l'aspiration, cette fois-ci serait-elle la bonne ? Le nylon file, l'excitation monte, espoir, questions, action... C'est un rostre ! Oui, le monstre vient de sauter, c'est un marlin ! Non, c'est un espadon ! Maintenant, la peur s'ajoute à toutes ces émotions, la peur que la prise lâche. Le combat entre l'homme et la bête ne dure que quinze minutes, quinze minutes intenses et passionnantes de l'exaucement d'un rêve d'enfant qui devient réalité. L'émotion de cet instant fossilisera pour toujours ses larmes de joie. Le cœur ravi, il offrira son trophée aux villageois de Sola, comblés de tant de générosité. Nous n'avons jamais assisté à un découpage de poisson aussi rapide, en moins de quelques minutes l'empereur éventail sera morcelé en parts moyennement égales, laissant tout de même le prestige à Jonathan de garder le prolongement nasal représentatif de l'animal, marque d'une victoire méritée.

\*

Notre séjour vanuatuan tire à sa fin, quelques milles nous séparent de cette île au doux nom exotique qui nous transporte déjà, Ureparapara. Cette petite île de 39 km<sup>2</sup> abrite environ 400 habitants, dont Nicholson, le chef d'un des deux villages, car ici comme dans de nombreuses îles du Pacifique l'organisation sociale se fait en grande chefferie et chefferie. Le grand chef est le patron de son aire coutumière, en général, il hérite de son rang par le sang et représente l'autorité morale de sa tribu. Les coutumes sont essentielles dans la vie quotidienne des Mélanésien, elles prennent tout leur sens à l'occasion de fêtes, d'un mariage, d'un décès... Faire la coutume signifie demander l'accueil sur les terres tribales en offrant au chef du clan un paquet de riz, de lentilles ou même de cigarettes. Ce geste est une marque de respect envers les hôtes, un moyen d'échange et de partage. C'est donc sous son air roturier que Nicholson viendra nous souhaiter la bienvenue à bord de son kayak en bois. Nous sommes attendus sur son petit bout de terre, ancien volcan affaissé. L'île

ressemble à un fer à cheval dont le cratère nous fait office de mouillage. Sur la plage, des enfants jouent en s'impatientant de savoir qui sont ces nouveaux arrivants. Il faut dire que les visiteurs sont plutôt rares dans le coin, l'île n'est ravitaillée que tous les six mois dans le meilleur des cas. Notre curiosité n'est pas longue à s'animer pour aller à la rencontre de tant de sourires. La marée basse dévoile petit à petit les contours sableux du village ombragés par les branches de cocotiers. Ces derniers sont une ressource bienfaisante pour les habitants, la plante est appelée arbre à vie ou arbre aux cent usages. Elle est très résistante aux intempéries, tout est utilisé, le bois pour la construction, les feuilles pour le tressage de murs, toits et autres objets comme chapeaux ou sacs, la fibre de coco pour faire des brosses ou des paillasons, la noix débourée pour faire des soutiens-gorge. Le fruit hydratant et comestible est source de vitamines et la pulpe séchée, appelée le coprah, sert à la fabrication d'huile utilisée dans la confection de margarine, savon et monoï. Malgré les propriétés médicinales de cette huile, les cas

de pathologies, dans ces lieux reculés, sont grands et le manque de soins est récurrent. Des amis médecins sur leur voilier sont passés dans cette région du monde il y a peu de temps et nous ont demandé de vérifier l'état de santé d'un de leur patient, sur le point de perdre son pied, gangrené et purulent. Ils étaient arrivés à l'opérer sur une table de soins de fortune, sans certitude d'un résultat satisfaisant. Contre toute attente, nous avons trouvé un grand gaillard debout sur ses deux guiboles. La maladie est un des points les plus délicats pour ces singulières existences hors du temps. La pendule s'est-elle arrêtée ? La terre tourne-t-elle moins vite de ce côté du globe ou l'homme a-t-il su limiter ses besoins au strict nécessaire ? Ne sont-ils pas les plus heureux ? Je garde en mémoire la plus belle lessive de ma vie dans une des rivières de ce lieu si unique, avec Luce et les femmes du village. J'apprendrai qu'une tâche ménagère peut devenir l'anecdote d'un récit de voyage. Initiée à la water music en lavant notre linge, le monde occidental me paraît être à des millions de milles de nous. Dans combien d'années béton

et argent viendront-ils bousculer la douceur de vivre de cet archipel ? Si un futur si irréal devait arriver, faites qu'il soit le plus lointain possible pour préserver ce beau patrimoine. Qu'allons-nous découvrir sur notre chemin ? À peine un mois et demi que nous sommes partis et notre conception du monde est déjà ébranlée.

C'est l'heure des au revoir, des liens se tissent, des amitiés se créent, « une fois qu'on est en route, on ne connaît ni adieu ni regret, il devient chaque jour un peu moins possible de faire demi-tour, on ne le souhaite d'ailleurs plus. » Nos amis Luce, Tony et leur petit bout Elio vont continuer seuls la suite de leur périple pendant que nous poursuivrons le nôtre, chacun à la quête de sa destinée, de son bonheur, de son aventure, celle même qui est dans chaque souffle de vent...

## UN AUTRE MONDE – PAPOUASIE

*« Le bonheur est une chose fragile dont il  
faut profiter sans compter... »*

*Anne-Marie Revol*

\*

26 octobre 2010, nous longeons les côtes des îles Salomon. San Cristobal, Guadalcanal, nous avons du mal à imaginer qu'une bataille ait pu éclater ici tant le calme y est perçant. La mer ressemble à une plaque d'obsidienne polie sur laquelle nous semblons avoir été posés. Aucune brise ne vient contrarier ce tableau, seul le ronronnement du moteur altère la quiétude de cette traversée. Cette zone de non-vent nous amène à un triste constat, nous venons de battre notre record de consommation de gasoil. Nous pourrions tout à fait nous mettre à la dérive et attendre patiemment qu'Éole se manifeste pour naviguer sous voiles. Nous ne sommes pas vraiment du style à lambiner, il faut que ça avance ! À une moyenne de 5 nœuds, il nous reste encore une semaine

avant d'atteindre la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Il est plus sage de nous arrêter à Gizo, la capitale de la province occidentale des Salomon pour y faire le plein.

De loin, la terre côtière dont nous nous approchons ressemble à celle des autres îles, cocotiers et sable blanc, sauf que plus nous avançons, plus nous constatons que le littoral est recouvert d'amas de débris. Un tsunami a frappé la région en janvier de cette année, causant des dégâts considérables sur l'ensemble de la côte. Le phénomène n'est pas rare dans cette partie du monde, l'origine vient du jeu des plaques tectoniques et des volcans immergés qui donnent naissance à de fréquents séismes. Cette concentration s'explique puisque nous sommes sur une des trois zones d'activité sismique les plus importantes de la planète, la ceinture de feu du Pacifique. Je ne sais si la station-service fut détruite lors de cette catastrophe, dans tous les cas, aujourd'hui, seuls des fûts rouillés font office de pompes à carburant. Nous aurons la veine de pouvoir choisir le jerrican qui sera déversé dans nos réservoirs, par un examen visuel de la robe du diesel

dans un verre doseur, une technique originale que nous ne connaissions pas encore ! Pendant le chargement du grand cru, la visite impromptue d'un marchand artisan salomonais me donnera l'occasion de faire resurgir mon côté commercial. Le brave jette un coup d'œil rapide par la porte du bateau, voit ce qui l'intéresse et, sans complexe, nous réclame, en échange d'une statuette en pierre, une guitare, une télé ou pourquoi pas un ordinateur. Le pauvre homme ne sait pas où il est tombé, les négociations s'annoncent serrées et c'est avec une satisfaction mutuelle que nous échangerons quelques vêtements contre le dieu de la pêche sculpté.

En espérant avoir un thon, un deuxième butin est venu enthousiasmer le bord, un sailfish aussi gros que le premier s'est fait surprendre par notre petit leurre. Persuadés que sa fougue serait venue à bout du piège, c'est à bout de force qu'il a fini par se laisser hisser, pratiquement mort.

Nous remercions les éléments d'avoir mis sur notre route un vieil homme, ridé par les années et le soleil, sorti tout droit du conte d'Ernest Hemingway. Quelles sont ses